

Du Nomadisme de quelques concepts

François L'Yvonnet

“Si le monde entier devient occidental,
où le soleil va-t-il se lever?” (Jean Baudrillard.)
“Je m’ennuie en France car tout le monde
y ressemble à Voltaire.” (Charles Baudelaire.¹)

Une question — qui gagnerait à devenir un objet de controverse “ordinaire” — est à l’horizon de notre rencontre, ici, à Amman: comment penser ensemble “droits de l’homme” et “droit à la différence”, le droit pour chaque peuple d’affirmer son existence, de se frayer un chemin vers l’avenir, à l’aune de valeurs qui lui sont propres. L’affirmation de droits humains universels — qui fait que tout homme, quels que soient sa religion, sa race, son pays d’origine, en tant qu’homme a des droits qui doivent

être partout protégés ou respectés — est une condition nécessaire à la coexistence pacifique des peuples, sinon au dialogue des cultures, mais est-ce une condition suffisante?

C'est aussi une question qui fâche. Il fut un temps où le "différencialisme" avait un statut d'évidence, on se référait à l'anthropologie, à Lévi-Strauss, à la déconstruction, Foucault avait annoncé la mort de l'homme, on vénérât Nietzsche (via Deleuze), les postmodernes (dans le sillage de Lyotard) avaient engagé un procès radical contre la modernité. En culotte de peau, sur fond de *Gestell* et de *Hütte*, Heidegger et ses épigones dissertaient savamment sur le "*Heimat*", le sol natal, la patrie, voire le local (par opposition au mondial). Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'universel avait alors du plomb dans l'aile, qu'il passait pour être une idée fautive et dangereuse. L'école de Francfort, Adorno et Horkheimer, nous avaient expliqué comment les Lumières avaient coupé la raison de tout arrimage transcendant, la rendant purement instrumentale, comment les monstruosité du dernier siècle s'enracinaient dans le rationalisme triomphant du XVIII^e siècle. Günther Anders ou Hans Jonas invitaient, chacun à leur manière, hors de tout pathos, les citoyens du monde à habiter définitivement "le temps de la fin", ce qui excluait les enthousiasmes d'hier et la folle confiance en une raison universelle.

Les choses ont changé. Qui se permet aujourd'hui de contester les vertus incomparables de l'universalisme, de chercher, un peu désespérément, l'homme abstrait

des droits imprescriptibles et inaliénables, est aussitôt accusé de relativisme nauséeux, de brader l'héritage des Lumières, de vendre l'âme de la démocratie, de céder aux nouveaux fanatismes (l'islam et les islamistes étant évidemment tout désignés pour porter l'infamie). "Écraser l'infâme" aujourd'hui, c'est d'abord faire taire ceux qui ne pensent pas bien, qui ne s'indignent pas à l'unisson, qui osent regimber contre un certain diktat. Un professeur de philosophie, pourtant de l'espèce des pompiers incendiaires, qui avait écrit dans *Le Figaro* un article indigent qualifiant le prophète Mahomet d'antisémite et de foudre de guerre, sinon d'assassin, est devenu aujourd'hui le paragon des victimes de l'intolérance. Un Calas pâlot, fonctionnaire du second degré, qui confond liberté de pensée et arrogance ignorante...

Les droits de l'homme comportent sinon dans leur exposition, du moins dans leur compréhension actuelle un implicite: le rejet du côté de la barbarie de ceux qui n'y adhèrent pas explicitement, ou qui en refusent la formulation trop étroitement occidentale. Les droits de l'homme sont nimbés de l'esprit des Lumières que d'aucuns considèrent comme une histoire des-vainqueurs. Comme s'il suffisait de camper sur son pré-carré métaphysique, de hausser le ton, rejetant les 4/5^e de l'humanité du côté de l'erreur sinon du Mal.

Il ne faut se tromper ni de victimes ni de bourreaux. Le fanatisme² de l'heure, impatient de rejoindre la cohorte du martyrologue, tue au nom d'Allah. Il n'est pas

question de taire cette situation ou de s'en accommoder, de mettre au seul compte du dépit et des humiliations des assassinats orchestrés cyniquement. Il n'est pas question non plus, comme le fait la quasi-totalité de l'*intelligentsia* française (sous le coup d'un accès de fièvre obsidionale), de réduire le monde musulman aux seuls égarements fascistes — islamo-fascistes, dirait Abdelwahab Meddeb — d'une minorité. C'est un discours que l'on tient à Paris. Les livres publiés en témoignent à l'envi. Mais c'est à Bagdad, tout de même, que l'on meurt par dizaines de milliers, c'est à Bagdad encore que l'armée américaine amasse de nouvelles troupes pour prétendument régler une situation qu'elle s'est évertuée à rendre insoluble (ou plutôt sans terme: la guerre au terrorisme, c'est la guerre infinie, comme tout ce qui est post-historique...). C'est au Liban ou en Palestine que les factions s'affrontent dans le sang. C'est ailleurs, en Amérique du sud, que germent les motifs d'une nouvelle contestation d'un ordre unique qui assène les droits de l'homme comme impératif catégorique de la rectitude.



La question de l'universel et de la différence n'est pas une querelle d'école, elle engage une vision politique.

Suffit-il, comme l'a écrit un professeur de droit public français,³ de qualifier le droit à la différence de droit à

l'incohérence (sic), au prétexte qu'il relèverait du galimatias postmoderniste?

Le propre du discours postmoderniste est ainsi de transformer *a priori* en "droit" n'importe quelle revendication, aspiration, envie ou pulsion, de telle sorte que son éventuelle contestation soit par avance interdite ou condamnée par le politiquement correct mué en juridiquement correct.

L'auteur passe en revue toutes les conséquences désastreuses d'une pareille démission intellectuelle, morale et politique. De la *Gay Pride* à la discrimination positive, en passant par l'impudeur télévisuelle et les manifestations croissantes d'incivilité, l'idée de droit à la différence se voit associée à la perte du lien social, à l'intrusion du relativisme dans les esprits, à une régression culturelle généralisée.

On se trompe de cible. La question du droit à la différence a été court-circuitée par l'intrusion du communautarisme "à la française" dans le débat d'idées. Sous la différence, le voile...

Certes, on pourrait considérer la question de l'universel et du particulier, de l'universel et de la différence comme non avenue parce que déjà résolue. L'universalité des droits de l'homme comportant une subjectivation qui fait la liberté du sujet et donc sa différence. Il faut se garder des traitements trop exclusivement conceptuels qui, à la manière de l'argument ontologique, conclut de la seule analyse d'une idée à l'existence de tel ou tel de ses attributs. Sans compter que le statut philosophique dudit sujet,⁴ de sa supposée identité (unité, unicité et ip-

séité), n'est pas d'une très grande clarté. En tout cas, on ne saurait résoudre, par la seule invocation, le problème qui nous occupe.

N'aurions-nous le choix qu'entre transiger dangereusement sur les valeurs (et basculer dans le nihilisme) — ce que voudraient nous faire accroire les nouveaux maîtres-censeurs — ou les placer au plus haut, dans un ciel quasi platonicien. Évitions seulement de nous emmurer en elles, comme en autant de citadelles de certitudes.

Un certain esprit des Lumières conduit aujourd'hui quelques figures de l'*intelligentsia* parisienne à clamer haut et fort leur ralliement aux thèses les plus radicales des néo-conservateurs américains.⁵ Dans le même temps, Nicolas Sarkhozy (à l'atlantisme aigü), qui a reçu le soutien d'un grand nombre de ces intellectuels naguère de gauche,⁶ invitait au début de cette année les enseignants français à relancer le "projet des Lumières".

Dernier motif d'empoigne à la mode: opposer les "Droits de l'homme" aux "Droits humains". Bernard-Henri Lévy, dénonçant la confusion entre les deux "droits", rappelait tout récemment que seuls les droits de l'homme méritaient d'être défendus, car ils sont l'étendard de la gauche antitotalitaire:

Et tout le blabla, dans une partie de son entourage [de Ségolène Royal], sur ces droits de l'homme qui seraient les droits d'un Occident repu qui chercherait à imposer ses Lumières au reste de la planète, sent son relativisme culturel, son tiers-mondisme rance, son altermondialisme, et au total sa méconnaissance de cette grande avancée que fut, dans l'histoire de la gauche, l'antitotalitarisme.⁷

Comprenons à demi mots: les “droits humains” présenteraient l’inconvénient majeur de comporter des concessions inadmissibles à l’autre monde. “Autre monde”, auquel on refuserait — par relativisme coupable — le *droit* à la démocratie.

Remarquons tout de même, quitte à être perfide, que la différence entre “droits de l’homme” et “droits humains” est d’abord une affaire de traduction: les Français sont les seuls à parler de Droits *de l’homme*, les Italiens (“*Diritto humani*”), les Espagnols (“*Derechos humanos*”) ou les Anglo-Saxons (“*Human Rights*”) parlent de Droits *Humains*. Le nombrilisme conceptuel aurait-il encore frappé?

Excusez ce florilège d’idées reçues, mais il est significatif d’un certain climat intellectuel, d’une certaine posture morale adoptée couramment à Paris. Les Lumières deviennent une sorte de cache-misère: elles masquent le grand vide idéologique de l’époque. Sur les ruines des philosophies de l’histoire et des dernières utopies collectives, s’opère une sorte de repli vers des valeurs refuges, celles d’un néo-kantisme formel, qui aurait oublié le “*Sapere aude*” au profit du seul projet de paix perpétuel conçu sous les auspices de la raison occidentale (cela donne aujourd’hui l’expression creuse de “communauté internationale”, évoquée à tire-larigot, *ersatz* de la “communauté de consciences éclairées” de Kant).

Il faudra bien, quelque jour, que les Occidentaux se fassent à l’idée qu’ils ont perdu le monopole de l’histoire du monde.

LA PEAU DES MOTS

On ne saurait trop recommander à l'“Aufklärer” de la Rive gauche la lecture attentive de Jean-Toussaint Desanti qui, dans un petit essai lumineux,⁸ nous invitait à prendre les mots par leur peau, par “ce qui les isole et en fait des signes reconnaissables”, voire (il le suggère fortement), les prendre par la peau du cou, comme la chatte ses chatons pour savoir ce qu'ils cachent ou enferment en eux. Les mots “Droits”, “homme” ou “humain” prêtent par leur nature même à l'équivoque. Il ne s'agit pas de lever magiquement les équivoques, nous savons trop qu'elles font l'essentiel du sel de la langue, mais de savoir de quoi les mots sont faits.

La peau des mots est enfermée sur des valeurs mutantes. Ainsi les mots “droits” et “homme”. Desanti dit que les mots changent de sens selon le statut de ceux qui les prononcent ou de ceux qu'ils visent. Les “droits de l'homme”, selon son expression, sont un “*semblant-solide*”. Nous croyons savoir ce qu'ils disent, surtout si leur violation est patente, avec ses horreurs. Mais que signifie précisément l'expression “droits de l'homme”? Énumérer les principaux droits inscrits dans la Déclaration des droits de l'homme ne suffit pas à les définir, pas plus que l'énumération des chiens ne permet d'en former le concept. Quel degré de compatibilité y a-t-il entre les termes “droits” et “homme”? De quel homme s'agit-il? Car, nous l'aurons compris, l'enjeu est bien là. Si nous suivons BHL, l'opposition frontale est entre “homme”

(le substantif) et “humain” (un adjectif). Ici un sujet, là un attribut.

L’homme serait un “sujet de droit”, mais dit Desanti quel est ce droit en vertu duquel tout homme serait autorisé à être un homme? ou encore: quelle est cette humanité qui ne pourrait se réaliser que coextensive à une sphère de règles de droit et pour ainsi dire égale à elle en tout point. Je suis tenté de qualifier ces questions d’absurdes, car elles ne conviennent ni à ce que désigne effectivement “droit”, ni à ce qui peut exiger d’être désigné du nom d’homme.⁹

Il ne s’agit pas de renoncer à des “droits de l’homme”, mais de convenir que nous nous satisfaisons à bon compte d’un “semblant-solide” qui ne saurait tenir lieu de pensée. Cela ne règle pas davantage la question des “droits humains”.

Parler de “droits humains” présente surtout un intérêt “heuristique” qui, n’en déplaise aux pourfendeurs du “relativisme”, doit permettre de donner aux droits de l’homme une extension “indéfinie”, à la mesure de la diversité des voies d’accès à un “universel” concret.

Les droits de l’homme resteront illusoire s’ils sont les droits de “cet homme nu qui est sans droits”, selon l’heureuse expression d’Hannah Arendt.

UNE NOUVELLE “DOXA”

Candido Mendes s’est attiré une volée de bois vert en déclarant à France-Culture, à l’occasion de la sortie du livre *Le Défi de la différence*,¹⁰ qu’il fallait poser un préalable à l’affirmation des droits de l’homme, à savoir

la possibilité pour chaque peuple de dire “Je”, d’être le sujet de son discours. “Préalable”, qu’il faut entendre ici en un sens “logique” et non “chronologique”. On lui rappela fermement qu’il n’y avait pas trente-six manières de faire bien l’homme, qu’une seule s’imposait, celle dont l’Europe accoucha au XVIII^e siècle. Un véritable rappel à l’ordre: les chemins de la liberté ont été balisés par la pensée des Lumières. *In fine*, un journaliste lui posa une question supposée préjudicielle: “Mais enfin, si vous n’aviez le choix qu’entre New York et Téhéran, où choisiriez-vous de vivre?” Comme si la réponse engageait un choix idéologique décisif, doublé d’un engagement existentiel. Or, c’est bien parce que nous pourrions préférer vivre à New York, que la critique de la *Weltanschauung* américaine a un sens.

Les *Aveuglantes Lumières* de Régis Debray¹¹ ont provoqué chez certains chroniqueurs des réactions d’indignation débridées. Un article de Jean-Paul Enthoven dans *Le Point* parle d’un livre qui “suinte le paradoxe, la haine de soi, la lucidité dévoyée”. Avant de conclure:

Et puis, à l’heure des massacres, des *burqas*, des *fatwas*, n’y avait-il pas plus urgent que de faire la fine bouche devant ces Lumières que d’aucuns auront l’irresponsabilité de préférer à la folie?

Le choix est donc entre la raison et la folie. On croyait l’alternative d’un autre âge. Le journaliste aurait-il oublié ce que disait Chesterton: “Le fou a tout perdu sauf la raison.”

L’hebdomadaire français *Le Nouvel Observateur* titrait récemment: “Il faut rallumer les Lumières”, et avec

elle la cohorte d'idées fortes: la science, la raison, la liberté de conscience, le progrès. Interroger sur le mode critique (au sens grec du terme) l'héritage des Lumières, deviser librement sur leur possible pâleur, sur leur ombre portée (ô Goya!), c'est en avoir peur ou n'avoir rien compris. C'est faire le jeu de la barbarie "Vous n'aimez pas les Lumières? Tiens, c'est drôle, Goebbels non plus".¹² C'est prendre le parti de l'irrationnel.

Rallumer les Lumières! Elles s'étaient donc éteintes. Non pas: "Baisse un peu l'abat-jour", mais "Remets l'éclairage!". D'où venait leur extinction? Dans ses *Aveuglantes Lumières*, Régis Debray ne s'est pourtant attaché qu'à repérer les effets d'ombre des sacro-saintes Lumières ou à s'inquiéter de leur excessive clarté:

Ce qui manque à l'œil sans cils de la Raison (y compris celui de Dieu, sur le dollar américain), c'est la paupière. (...) Trop de réel asphyxie: comme on respire par le faux, on survit à la lumière en baissant le rideau, de temps à autre, pour faire un trou dans le plafond.¹³



Il y aurait une modernité perpétuelle, le nouvel horizon indépassable de notre temps. Dans la topographie culturelle dominante, la postmodernité (à part Michel Maffesoli, qui diable en fait aujourd'hui un usage positif?) devient le lieu "obscur" de l'indistinction où sont jetées les âmes rebelles ou seulement rétives. On est postmoderne quand on a renoncé à la raison et au pro-

grès. La postmodernité, c'est une modernité qui ne croit plus à elle-même. Un philosophe en renom, dans un livre à succès, ajoute:

Si tout se vaut, rien ne vaut: une science n'est qu'une mythologie comme une autre, le progrès n'est qu'une illusion et une démocratie respectueuse des droits de l'homme n'est en rien supérieure à une société esclavagiste et tyrannique. Mais alors que reste-t-il des Lumières, du progressisme et de la civilisation?¹⁴

Pascal Bruckner, dans le journal *Le Monde* (20 février 2007), déclare sans rire:

Les ennemis de la liberté se recrutent d'abord dans les sociétés libres, chez une partie des élites éclairées qui dénie le bénéfice des droits démocratiques au reste de l'humanité.

Il ajoute, toujours sans rire, que l'on refuse aux peuples de la Terre ce qui a été notre privilège: "Le passage d'un monde à un autre, de la tradition à la modernité, de l'obéissance aveugle à la décision raisonnée." Notons que l'auteur de ces lignes a publiquement défendu la dernière intervention américaine en Irak.

Il y a des fous de la Raison, comme il y a des fous de Dieu (Régis Debray).

"REALPOLITIK" ET "IRREALPOLITIK"

"Et la clarté de vingt mille lampions changera la nuit en jour." (Voltaire.)

Hubert Védrine,¹⁵ ancien ministre des Affaires étrangères français, a bien montré comment — sous nos tropiques et depuis quelques lunes — le moralisme tient lieu

de politique. Le sentiment de supériorité intellectuelle et morale de l'Occident et le manichéisme ambiant tendent à rendre superflues les politiques étrangères. Il ne faut pas se commettre avec les despotes, les potentats et autres États voyous. Inutile de chercher des compromis politiques, les valeurs de l'Occident s'imposeront bientôt à l'ensemble de la Planète. Il suffit d'en hâter le cours. L'opinion, les médias et les ONGs occidentaux, dit-il, s'érigent en critiques sourcilleux, au nom d'une moralité supérieure: "Comment osez-vous parler avec tel ou tel autocrate? Comment pouvez-vous faire confiance à tel régime?"

C'est le retour du messianisme démocratique cher au président Wilson, avec le nouveau credo des "néo-cons": il revient à l'Amérique de démocratiser le monde. [Hubert Védrine rappelle à ce propos le célèbre mot de Churchill — à John Forster, secrétaire d'État du président Eisenhower —: "Seuls comptent les peuples anglophones, ensemble ils pourraient diriger le monde"]. Les Européens (à commencer par les intellectuels) partagent la même croyance en la mission démocratique de l'Occident.

Régis Debray fait justement remarquer que les grands émancipateurs du XVIII^e siècle avaient inventé une arme de destruction massive: *la civilisation* (dont les effets ethnocidaires ont été considérables). Trois siècles plus tard

le mètre étalon n'est plus en Europe, mais en Amérique du Nord; *la civilisation* a été rebaptisée *la démocratie*; et le *sauvage*, le

totalitaire ou l'*arriéré*. (...) L'Arabe, l'Africain, le Sud-Américain méritants seront dits en voie de démocratisation (comme hier, de civilisation).¹⁶

On ne se demande plus si les sauvages sont des enfants, mais s'ils sont démocrates. Et comme ils ne le sont pas (ne serait-ce que par les effets du prisme ethnocentrique), il faut qu'ils le deviennent coûte que coûte.

Comment, ici, ne pas mettre en parallèle l'exportation de la Révolution française dans les Caraïbes, telle que rapportée par Alejo Carpentier dans l'admirable *Siècle des Lumières*, avec le prêchi-prêcha de circonstance et la guillotine sous la main,¹⁷ et la manière forte et moralisante de la Coalition pour imposer en Iraq et ailleurs, *manu militari*, les vertus de la démocratie politique. La même assurance inébranlable en des valeurs "universelles". La même mission civilisatrice.

L'opinion française est favorable au "droit d'ingérence" (cher à Bernard Kouchner), sinon au "devoir d'ingérence", réhabilitation de ce que les colonisateurs nommaient jadis "devoir de civilisation". Les Européens croient vivre aujourd'hui, depuis la fin de la dernière guerre mondiale, dans un monde post-historique, un "monde idéal, démocratique et pacifique, régi par des valeurs universelles, la norme, le droit, la sécurité collective, la prévention des conflits".¹⁸

Pourquoi attendre? Pourquoi transiger? Une fois de plus, pourquoi faire de la politique? Il suffit d'imposer les valeurs universelles soit par le discours ou le chantage (les Européens), soit par la force (les Américains).¹⁹ Souvenons-nous de la phrase de Bush: "Qui n'est pas

avec nous est contre nous.” Derrière la rodomontade digne de Bouvard et Pécuchet, il faut entendre: “Le monde n’est concevable que peuplé d’Américains.”

Qu’on se le dise: le monde sera converti à la démocratie de gré ou de force. C’est ce qui se produit sous nos yeux en Irak, avec l’idée folle que la démocratie pourrait être “instantanée”, comme le Nescafé (selon l’expression d’Octavio Paz).

Les Lumières, dit Debray,²⁰ ont rallumé en nous ce qu’il y a de plus invétéré (et par là même de plus inébranlable): la pensée magique. La vérité changera le monde. Dans la langue d’Austin, “le perlocutoire est inclus dans l’illocutoire”.

Que les hommes aspirent à des droits fondamentaux (qu’inspireront les Lumières européennes), ce dont témoigne la Déclaration universelle des droits de l’homme de 1948, n’empêche pas une large part d’entre eux de ne voir dans les droits de l’homme, ceux que brandissent à tour de bras nos intellectuels pétitionnaires, qu’une étrange mixture où se mêlent universalité et partialité. L’Occident fut le premier à violer (et les viole encore) ces droits qu’il proclame *urbi et orbi*. Admettons que cela puisse nourrir ici et là quelque doute quant à notre conception de l’universel. L’universalité, pour être effectivement partagée, doit pouvoir reposer sur d’autres valeurs que les seules nôtres.

C’est tout cet universalisme occidental à la fois bien pensant, bien intentionné, hégémonique, paternaliste et sûr de lui, bouffi d’irréalisme et embrumé d’“*irrealpolitik*”, qui s’est heurté aux réalités.²¹

Notons en passant ce qu'il y a de profondément ambigu à vouloir parler d'"islam des Lumières", comme si la seule voie de réforme intérieure d'une culture non européenne passait par le stade des "Lumières". Étrange et persistant historicisme, qui ne conçoit l'évolution des peuples que rapportée à nos normes.

[Nous n'envisagerons pas ici l'une des dernières manifestations de l'esprit franco-français, où se mêlent le goût du paradoxe, le sens de la provocation et le plus total dédain de l'histoire. Jean-Claude Milner, dans *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique*,²² soutient que le crime présent de la démocratie européenne est de demander la paix au Moyen-Orient. Une telle paix ne peut que provoquer la destruction d'Israël. L'Europe d'après 1945 n'a été possible que parce que la Shoah a débarrassé l'Europe des Juifs. La démocratie moderne signifie la destruction de la limite politique par la loi de l'illimitation propre à la société moderne. Étendant son propos à la technique, l'auteur en conclut que les manipulations génétiques et autres inséminations artificielles visent à se débarrasser de la reproduction sexuée et de la filiation. Pour atteindre cet objectif, la démocratie européenne a dû se débarrasser du peuple juif, qui incarne la filiation et la transmission. "L'invention technique de la chambre à gaz est homogène au principe de la société démocratique." Curieux renversement du "*Gestell*" heideggerien. L'Europe démocratique serait donc née du génocide et en poursuivrait la tâche en réclamant la paix au Moyen-Orient.

Une thèse effarante, si l'on y songe. Elle conduit son auteur à opposer démocratie, christianisme et islam confondus à la seule exception juive.]

LE TOTALITARISME AXIOLOGIQUE

“Mais rendre la lumière,
suppose d'ombre une morne moitié.”
(Paul Valéry, *Le Cimetière marin*.)

L'incapacité aussi bien métaphysique que politique ou anthropologique à intégrer le Mal est l'une des formes de l'impuissance contemporaine.

À l'heure où la puissance dominante s'est autoproclamée "axe du Bien"²³ face à un terrorisme organisé devenu "axe du Mal", il y a urgence à repenser notre rapport au Mal, à se défaire du totalitarisme axiologique. Ce à quoi s'emploie Jean Baudrillard, par exemple. Que l'on souhaite un peu de Bien dans le monde, quoi de plus légitime, que le Bien passe par l'éradication absolue du Mal est d'une naïveté affligeante et criminelle. C'est pourtant le sirop stupéfiant que nous distille le discours ambiant. Jean Baudrillard aime rappeler que les termes "criminel" et "perfection" sont synonymes: la perfection c'est le crime, c'est le crime des crimes, la solution finale du négatif. C'est ce à quoi nous voue la prophylaxie généralisée.

La respectabilité internationale des nations du Moyen-Orient, d'Amérique latine ou d'Afrique passerait par l'élimination radicale de toutes les formes du Mal (et du malheur) que sont la corruption, le vice, le vol, la spé-

culatation. Toutes choses regrettables mais qui composent inévitablement, au moins pour partie, les actions individuelles et collectives. Pas plus qu'on ne saurait vouloir le Mal pour le Mal, puisqu'il n'est pas (selon Augustin), puisqu'il n'a pas de réalité objective, on ne saurait vouloir le Bien pur, sans faire le pire. "Quand le Bien ne supporte plus du tout de coexister avec le Mal (et qu'il ne sait pas qu'il est en lui), il ne finit pas de purger la Terre de sa présence" (Philippe Muray).

La configuration anti-dialectique d'un Bien sans Mal dans laquelle se trouve enfermée l'action politique est le produit de cette nouvelle forme hégémonique qu'incarnent aujourd'hui non seulement Bush et ses acolytes, mais aussi une certaine *intelligentsia* moralisante qui noie dans un idéalisme de pacotille ses attermoiements.

Comme le dit encore Philippe Muray: "Le culte du Bien pur a ceci de particulier qu'il respecte l' 'autre' dans l'exacte mesure où ce dernier renonce à son altérité."²⁴



"Le mauvais universel vient d'un sous-ensemble clos, envahissant le tout pour virer à l'impérialisme, alors que l'authentique embrasse partout la singularité." (Michel Serres.)

La latinité doit être l'atelier d'une nouvelle vision du monde, d'un relativisme prudent, d'un agacement des frontières, celles des cultures, des peuples, comme celles des États. L'esprit de latinité nous invite à prendre conscience que nous sommes tous des minoritaires

en sursis. Les minorités aujourd'hui ne cherchent pas à se *libérer*, ne cherchent pas à dissiper le brouillard, ni à rompre le secret ("l'enfer est né d'une indiscretion" disait Céline), car on n'avance jamais qu'à tâtons.

Les minorités opposent l'infinie complexité du monde aux promesses de perfection. Il est des libérations exterminatrices, notre vieux monde en sait quelque chose.

Il ne s'agit pas de redonner du sens au sens, de réintroduire de la finalité dans l'histoire. Comme si le progrès n'était que moribond et qu'à son chevet veille la bonne vieille latinité. Il y a dans la latinité une manière de se tenir dans l'expectative plus que dans l'attente. Passagère du meilleur et du pire, encore titubante, elle nous invite à ne pas perpétuellement gager sur l'avenir, mais à méditer notre propre destin.

Qu'est-ce qu'être latin, sinon reconnaître l'autre qui est en nous? Sinon, éprouver que l'on ne se suffit jamais à soi-même? C'est aussi, par là même, engendrer — à la manière socratique — une expérience de pluralité chez ceux avec lesquels nous prenons langue. Il y a de l'ironie dans la Latinité, cet art du dédoublement de l'autre par le dédoublement de soi.

Le monde hégémonique condamne les hommes à l'exil — au propre et au figuré — la latinité offre le salut de l'exode, une sortie hors de soi pour être soi. On n'est pas latin tout seul, entre soi, se félicitant de l'aubaine, savourant sa supériorité. Il y a une responsabilité particulière à poser la latinité comme valeur. C'est affirmer que le "fleuve de vie" (Carlos Fuentes), comme tout fleuve,

a deux rives, desquelles nous nous regardons, dans un face-à-face, un vis-à-vis salutaire.

Pensons au beau passage de l'*Alcibiade* de Platon:

Et quelle est la chose dans laquelle nous pouvons voir et l'œil et nous-mêmes? (...) As-tu remarqué que toutes les fois que tu regardes dans un œil, ton visage paraît dans cette partie de l'œil placée devant toi, qu'on appelle la pupille, comme dans un miroir, fidèle image de celui qui s'y regarde. (...) Un œil, donc, qui veut se voir lui-même, doit se regarder dans un autre œil, et dans cette partie de l'œil où réside toute sa vertu, c'est-à-dire la vue. (132^e-133a.)

En arabe (comme en siwi, dialecte berbère de l'oasis d'Amon — *tett*), un seul mot — *aïn* — sert à désigner la source et l'œil:

La source est à la fois un point de vie, toujours nouvelle [...] et un point de vérité, incapable de mensonge comme le miroir de l'œil et le regard ne peuvent tromper.²⁵

Le monde dans lequel nous vivons, relayé jusque dans les esprits par l'emprise médiatique, est un monde où le face-à-face et le vis-à-vis n'est plus possible. C'est un monde sans rive... C'est un monde où l'autre n'est jamais regardé dans les yeux.

NOTES

1. "J'ai souvent en tête une phrase de Baudelaire: '*Je m'ennuie en France car tout le monde y ressemble à Voltaire.*' Eh bien moi, je dis qu'on ne fera pas que s'ennuyer: on ne pourra même plus vivre, on crèvera en France quand ce pays sera peuplé d'intellectuels, quand tout le monde y ressemblera à Alain Touraine ou Régis Debray." Alain Finkielkraut, *L'Arche*, n° 555, mai 2004.

2. Alain disait que nous avons toujours “un fond d’estime et même quelquefois une secrète admiration, pour des hommes qui mettent en jeu leur propre vie, et sans espérer aucun avantage; car nous ne sommes point fiers de faire si peu et de risquer si peu pour ce que nous croyons juste ou vrai”.
3. Anne-Marie Le Pourhiet, in: *Le Droit à la différence* (coll.), Presses Universitaires d’Aix-en-Provence, 2002, p. 251-61.
4. Ce qui ne contredit pas les analyses d’Alain Touraine, en tout cas, pas le tout de ses analyses, en particulier celles développées dans son article “L’universalisme et les différences” in *Islam, Latinité, Transmodernité*, Rio de Janeiro, Académie de la Latinité, 2005.
5. L’un d’entre eux (un certain Marc Weizmann), va jusqu’à dire que les “néo-cons” ne sont jamais que les héritiers d’Aron contre Sartre. *Bis repetita placent...*
6. “Courant mal nommé [que celui des néo-conservateurs], puisque les anciens gauchistes qui le composent — démocrates, intellectuels, souvent trotskystes à l’origine — étaient passés à l’extrême opposé en devenant non pas des conservateurs, mais plutôt des révolutionnaires-réactionnaires.” Hubert Védrine, *Continuer l’histoire*, Fayard, 2007, p. 17.
7. *Le Nouvel Observateur*, février 2007.
8. *La Peau des mots*, Seuil, 2004.
9. *La Peau des mots*, *op. cit.*, p. 68.
10. Albin Michel, 2006.
11. *Aveuglantes Lumières*, Gallimard, 2006.
12. *Ibid.*, p. 13.
13. *Ibid.*, p. 119.
14. André Comte-Sponville, *L’esprit de l’athéisme*, Albin Michel, 2006, p. 57.
15. In *Continuer l’histoire*, *op., cit.*
16. *Aveuglantes lumières*, *op. cit.*, p. 130.
17. Régis Debray rappelle que c’est un nègre — Toussaint Louverture — qui du haut de ses mornes “a notablement rapproché de l’universel effectif notre Déclaration dite à tort universelle, qui n’était jusqu’à lui que de et pour l’homme blanc, moins les femmes et les gens de couleur”. *Ibid.*, p. 72.

18. *Continuer l'Histoire*, *op. cit.*, p. 21.
19. L'opposition entre Mars (les Américains) et Vénus (les Européens) selon Robert Kagan.
20. *Aveuglantes Lumières*, *op. cit.*, p. 153.
21. *Continuer l'histoire*, *op. cit.*, p. 32
22. Verdier, 2003. Voir l'analyse très pertinente qu'en propose Jacques Rancière in *La Haine de la démocratie*, La Fabrique, 2005.
23. Le Président Bush aime rappeler que les Américains sont "fondamentalement bons".
24. *Festivus Festivus*, Fayard, 2005, p. 430.
25. Alain Blottière, *L'Oasis, Siwa*, Payot, Paris, 1992, p. 64-65.